

veuses; le visage est ingrat et tout l'aspect déplaît : « Je n'ai jamais vu plus sinistre figure, a dit Napoléon après la première entrevue. C'est à ne pas prendre une tasse de café s'il demeure un instant seul auprès. » Lady Granville, lors du retour en Europe, lui trouvera « la figure d'un démon ». Napoléon et lady Granville ont exagéré, mais, tout de même, Lowe n'est pas beau et l'on ne saurait dire que sa laideur soit sympathique. Le regard, « un regard d'hyène », a prétendu Napoléon, se cache tout au fond de l'orbite, derrière les sourcils longs et touffus. Le front est trop haut, la lèvre supérieure s'avance, le menton pointé, les cheveux sont clairs et fades, le teint roux, piqué de taches, se colore fortement à la moindre irritation. Et l'on s'étonne que l'homme ainsi fait soit l'époux heureux d'une jolie femme de la meilleure société, et dont il a eu quatre enfants pendant les cinq années de son gouvernement de l'île.

La captivité de l'Empereur a fait de Lowe un personnage. Lowe, avant Sainte-Hélène, n'était presque rien, et il ne sera plus rien après Sainte-Hélène. Le gouvernement britannique, d'après lord Rosebery, n'aurait pu demander à un véritable « gentleman » d'exercer les fonctions de géôlier, telles que les concevait lord Bathurst. Il avait fallu se rabattre sur le seul

homme qu'on n'aurait pas dû mettre en contact avec Napoléon, l'ancien chef d'un corps de déserteurs corses passés au service de l'Angleterre, un pauvre diable dans la hiérarchie militaire britannique, et que l'on affubla, pour ses fonctions nouvelles, des insignes de lieutenant-général, à qui l'on accorda un traitement énorme, avec le pouvoir de disposer d'une armée de terre et de mer. La garnison de Sainte-Hélène, en effet, se composait alors de près de trois mille hommes. Six cents pièces d'artillerie étaient en batterie ou en réserve dans les forts de l'île, et dans ses eaux croisait une escadre entière : trois frégates, « deux vaisseaux armés » et six bricks, le tout coûtant, bon an mal an, une dizaine de millions à l'Angleterre. Jamais l'ancien chef des « Royal Corsican Rangers » n'eût osé espérer un commandement de cette importance, lequel, à son idée, l'élevait hiérarchiquement fort au-dessus de l'homme que le gouvernement anglais considérait, au point de vue honneurs, comme un « général en disponibilité » et qu'il soumettait par ailleurs aux restrictions imposées aux prisonniers de guerre.

Lowe n'a jamais rien compris à Napoléon. Guère éduqué, peu instruit, malgré sa manie d'écrire à tout propos, ne pouvant se défendre contre la seule arme des Français de Longwood : l'ironie ; réagissant en amertume et en violence, aggravées par les plus sottes imaginations, perdant la tête, effondré sous le poids de sa responsabilité énorme. Lowe, en dépit de toutes les circonstances atténuantes qu'on a trouvées dans son insuffisance de moyens et dans la rigueur des instructions reçues, n'en a pas moins été le génie malfaisant de Sainte-Hélène. Mais de cela, Hudson Lowe ne se rend pas

compte. Rien, au surplus, ne l'éclairera jamais, ni la froideur, ni les attaques, ni les abandons lors de son retour en Europe. Il s'étonnera qu'on puisse lui reprocher d'avoir chassé, brisé les médecins britanniques, O'Meara, Stockoe, qui ne voulaient pas ou ne voulaient plus servir un espionnage exigeant et qui, au surplus, déclaraient Bonaparte malade réellement, victime de cette vie trop étroite, de ce climat, de cette prison, de ce géôlier. Si, après ces expériences et ces éclats, le captif n'a plus voulu recevoir à demeure de médecins anglais, s'il est resté sans soins pendant des mois, s'il lui a fallu ensuite s'accommoder de l'ignorance d'Antommarchi et si le docteur Arnott ne fut accepté qu'aux derniers jours, trop tard, à qui la faute ? Le gouverneur de Sainte-Hélène ne s'attribue aucune responsabilité dans ce drame et lorsqu'il verra enfin l'Empereur mort, bien mort, après cette longue maladie qui ne fut pas une longue comédie, Hudson Lowe dira ces mots que retiendra curieusement l'Histoire : « Je lui pardonne tout. »

On devine combien, en cette matinée, en cette journée du 5 mai 1821, le gouverneur, ce « grand agité », fut occupé et préoccupé par tout ce qu'il y avait à ordonner, à organiser, à prévoir. Les informations arrivaient, heure par heure, de Longwood par signaux optiques ou par courriers directs. Le